

manière à la faculté, nettement caractéristique de l'homme, de la pensée conceptuelle.

En somme, donc, il me paraît probable, pour des raisons tirées de la psychologie seule, que l'histoire du développement de l'intelligence dans la race rappelle l'histoire du développement chez le jeune enfant, en ce que l'idéation réceptuelle avait atteint un degré de perfection beaucoup plus élevé qu'il ne s'en présente maintenant chez n'importe quel animal, à tel point, véritablement, que l'être adulte qui le possédait pouvait à juste titre mériter le nom de *homo alalus*. Et, comme nous le verrons dans mon prochain volume, cette induction basée sur la psychologie est confirmée par certaines conclusions qu'on peut raisonnablement tirer de quelques autres classes de faits. Mais quittant maintenant cette question pour le moment, je tiens à répéter qu'elle n'a rien à faire avec mon argument principal. Que la faculté du langage ait fait son apparition tôt ou tard, cela n'a point d'importance essentielle pour celui-ci; dans l'une et l'autre alternatives, aussitôt que nos ancêtres ont atteint la phase dénotative de l'articulation de la façon qui a été déjà esquissée au point de vue psychologique, la phase suivante a dû consister en une extension des signes dénotatifs en signes connotatifs. Comme nous l'avons maintenant vu, grâce à de nombreuses preuves, cette extension est rendue inévitable par le principe de l'association sensitive. En d'autres mots, j'ai rapporté quantité de faits qui établissent que chez l'enfant qui commence à parler, et même chez le perroquet, les noms originellement dénotatifs des objets particuliers sont spontanément étendus à d'autres objets qui sont, par les sens, perçus comme étant de nature similaire. J'ai non moins abondamment établi que ce processus d'extension connotative est antérieur à la genèse de la pensée conceptuelle, et par conséquent à celle de la dénomination véritable. Les limites que peut atteindre cette connotation purement réceptuelle sont déterminées, comme je l'ai montré, par le degré de développement qu'ont atteint les facultés de perception purement réceptuelles. Chez le perroquet, le degré de développement est encore peu important. Il s'élève considérablement chez le singe et le chien (bien que, malheureusement, ces animaux soient hors d'état d'exprimer leurs perceptions récep-

tuelles au moyen de sons articulés); chez l'enfant de deux ans, il est plus élevé encore. Mais comme je l'ai déjà montré, aucun de mes adversaires ne peut se permettre de prétendre que dans l'un quelconque de ces cas, il existe une différence de nature entre les facultés mentales qui sont impliquées. Son argument, au point de vue psychologique, ne peut reposer que sur la base de la pensée conceptuelle, laquelle, à son tour, ne peut reposer que sur la conscience de soi, et celle-ci — cela est démontrable — manque chez l'enfant longtemps encore après le moment où les noms dénotatifs subissent une extension connotative par l'opération de l'intelligence réceptuelle de l'enfant lui-même.

De la sorte on ne saurait douter raisonnablement que l'*homo sapiens* n'ait pu psychologiquement avoir un ancêtre qui, déjà semi-humain, ou encore simiesque, a pu porter la dénotation à un degré élevé dans la connotation sans avoir besoin de la connaissance d'ordre conceptuel. Que les signes aient été faits alors par l'intonation et le geste seuls, ou qu'il s'y soit joint des sons articulés, cela importe peu au point de vue psychologique. Dans les deux cas, la connotation a dû suivre la dénotation jusqu'au niveau, quel qu'il soit, où l'intelligence réceptuelle supérieure (préconceptuelle) de cet ancêtre a été en état de prendre connaissance de simples analogies. Et cette possibilité psychologique devient pour d'autres raisons une probabilité de l'ordre le plus élevé aussitôt que nous connaissons l'existence de preuves indépendantes relatives à l'évolution corporelle de l'homme hors d'un ancêtre simien.

Nous avons déjà vu que la connotation préconceptuelle revient à ce que j'ai nommé le Jugement préconceptuel. Les qualités ou relations ainsi connotées ne sont point, en vérité, considérées *en tant que* relations ou qualités; mais dans le simple acte d'une classification connotative de ce genre, l'intelligence réceptuelle supérieure juge virtuellement d'une ressemblance, et opère virtuellement son jugement. Il me semble donc probable que les premières formes de cette prédication virtuelle ont dû être celles qui pouvaient s'exprimer par des mots isolés, et comme nous l'avons vu dans les chapitres qui précèdent, les preuves indépendantes abondent pour montrer que cette forme de prédi-

cation naissante a continué à jouer un rôle important jusqu'à une époque assez récente de l'histoire intellectuelle de notre race pour avoir laissé des traces permanentes de son existence dans la structure de toutes les langues actuellement survivantes. La période durant laquelle ces mots-phrases ont régné a probablement été très longue, et, comme nous l'avons déjà vu, loin d'avoir été hostile à la gesticulation, elle a dû beaucoup encourager celle-ci, et, en fait, amener la phase indicative du langage au niveau d'une pantomime perfectionnée. Hors de ce complexe de mots-phrases et de gestes-signes ainsi formés, les formes grammaticales se sont lentement développées, comme nous le savons par le témoignage indépendant de la philologie. Mais longtemps avant ce moment une sorte de différenciation incertaine a dû se produire dans ce protoplasme du langage, de telle sorte que certains mots-phrases ont eu une tendance à dénoter spécialement certains objets particuliers, et d'autres, d'autres actes, états, qualités et relations également particuliers. Cette « notocorde », pour ainsi dire, de ce qui par la suite devait constituer la colonne vertébrale du langage articulé dans les parties du langage indépendantes quoique apparentées entre elles, a dû, dans une grande mesure, devoir son développement à la gesticulation. A cette époque, il avait déjà dû s'acquérir une sorte de syntaxe élémentaire dans la gesticulation, analogue à celle qui se rencontre même dans les mouvements sémiotiques de l'enfant qui se trouve être en retard pour parler. (Voir pages 219-21.) Cette syntaxe élémentaire a dû subir une influence de la part de l'organisme du langage en voie de développement, en tous cas, en ce qui concerne les principes et l'ordre d'apposition. En outre, cette valeur de l'apposition, en ce qui concerne les signes, a dû en même temps se faire sentir dans la sphère des signes articulés eux-mêmes, car, comme nous l'avons déjà vu, aussitôt que les mots deviennent en quelque mesure dénotatifs, ils subissent immédiatement une extension connotative (voir pages 179-181), et avec cette extension progressive de signification, les mots veulent être de plus en plus fréquemment employés en apposition. Tout à fait indépendamment de facultés de pensée introspective qui d'ailleurs n'existent point encore, la « logique des événements » extérieure a dû constamment déterminer une

apposition similaire des termes réceptuellement connotatifs, comme nous l'avons déjà vu tout au long dans le cas de l'enfant en voie de développement. De la sorte, les conditions étaient fournies, permettant la triple division : le génitif, l'adjectif et le verbe. Il a fallu toutefois de longues périodes avant que cette division n'ait pu s'établir dans son intégralité. A l'époque que nous considérons en ce moment, il n'a pas pu y avoir de distinction entre le génitif et l'adjectif, et il n'a point pu y avoir de verbes en tant que parties du langage indépendantes. Néanmoins quelques-uns des signes dénotatifs ont dû être employés en tant que noms d'objets particuliers, d'autres pour désigner des qualités spéciales, et d'autres encore pour des actes, des états et des relations également spéciaux. Ne méritant point encore d'être considérées comme des parties du langage pleinement différenciées, ces mots-objets, mots-qualités, etc., ont dû ressembler à ceux que nous connaissons bien dans le langage spontané des enfants, et qui survivent encore à un degré remarquable dans nombre de dialectes peu développés. Aussitôt que ces noms dénotatifs ont eu un sens fixe dans les limites d'une même communauté, ceux qui signifiaient respectivement des objets, qualités, actes, états, relations, ont dû nécessairement être souvent employés en apposition, et chaque fois qu'ils ont été employés ainsi, ils ont constitué des propositions naissantes ou préconceptuelles.

Il est certainement probable que d'immenses périodes ont été remplies par le passage à travers ces différents degrés d'évolution mentale ; mais si nous nous rappelons la grande importance de cette sorte d'évolution pour l'espèce qui s'est une fois engagée dans cette voie, nous ne pouvons nous étonner que la survivance du plus apte ait joué ici un rôle important, ou en d'autres termes que la faculté de faire des signes, ayant une fois commencé sa marche, ait successivement progressé à travers des phases ascendantes de façon à devenir bientôt aussi unique dans la série des mammifères, que le sont, pour des raisons analogues, les aptitudes au vol propres aux Chiroptères. Mais si long ou si court qu'ait été le temps dont nos ancêtres ont eu besoin pour passer d'une de ces phases de l'art de faire des signes, à une autre, aussitôt que le nom dénotatif d'un objet a été mis en apposition avec le nom dénotatif d'une qualité ou d'une action,

aussitôt a été opérée l'énonciation virtuelle d'un jugement virtuel, bien que l'esprit qui formulait celle-ci fût loin d'être en état, soit de réfléchir à son jugement en tant que jugement, soit d'énoncer une vérité en tant que telle.

De la sorte, nous voyons que deux principes différents ont probablement joué un rôle dans la genèse de ce que j'ai nommé la prédication préconceptuelle. Le premier consiste en l'extension naturelle et inévitable des termes dénotatifs en termes connotatifs, grâce à l'association purement réceptuelle. Le second consiste en l'apposition non moins naturelle et inévitable des termes dénotatifs eux-mêmes, par où une relation perçue réceptuellement est virtuellement, bien que ce ne soit point d'une façon conceptuelle, affirmée comme existant entre les objets, qualités, états, etc., qui sont dénotés. Il est naturellement évident que ces deux modes de développement ont du se prêter mutuellement aide; que plus les signes dénotatifs ont subi l'extension connotative, et plus leur valeur prédicative a dû être considérable lors de leur emploi en apposition; et plus les signes dénotatifs ont été fréquemment employés en apposition, plus a dû devenir considérable l'extension de leur valeur connotative.

En dernier lieu, il faut se rappeler, au cours de cette discussion hypothétique, que la philologie nous fournit des preuves positives sur deux points très importants. Le premier, c'est que, comme dans les mots-phrases originels, il n'y avait point de différenciation ou de distinction entre le sujet et le prédicat. La copule a fait défaut jusqu'à une période très avancée de l'évolution de la prédication, et dans nombre de langues elle manque encore. Bien plus, le verbe substantif lui-même, que quelques-uns de mes adversaires ont à tort confondu avec la copule, n'a fait son apparition que très tardivement.

Le second point, c'est que si les éléments pronominaux, ou équivalents verbaux des gestes-signes indiquant les relations d'espace, ont été parmi les plus précoces des différenciations verbales, ce n'est qu'après des périodes incommensurables que des pronoms ont apparu, désignant spécialement la première personne. (V. ci-dessus, p. 297-8.) Or ce point me semble être d'une importance capitale, il nous fournit la preuve directe du fait que

longtemps après que l'humanité avait commencé à parler, et même longtemps après qu'elle s'était perfectionnée dans le langage articulé, l'homme a continué à se désigner lui-même par une phraséologie objective, analogue à celle qu'emploie l'enfant avant que la conscience ne se soit établie. Ceci, pour des raisons *a priori* ou théoriques, est ce qui a dû se produire; mais il est très important de voir que notre induction à cet égard trouve dans la philologie une confirmation indépendante aussi complète. Comme nous l'avons maintenant vu à tant de reprises, la distinction entre les idées conceptuelles et réceptuelles est basée sur l'absence ou la présence de la conscience dans l'acception pleine ou introspective de ce mot, et comme nous l'avons pareillement vu, le signe extérieur et visible de celle-ci est fourni par l'emploi subjectif des mots pronominaux. Mais si ces faits sont certains en ce qui concerne le développement psychique de l'individu, si chez l'enfant en voie de développement, la genèse de la conscience est certainement la condition de la genèse de la pensée conceptuelle, par quel tour de force de logique pourra-t-on insinuer que dans la psychologie naissante et croissante de la race, la pensée conceptuelle ait pu exister avant que n'existât la conscience véritable. On ne peut accepter cette manière de voir sans nier les principes psychologiques sur lesquels mes adversaires eux-mêmes s'appuient. Dira-t-on alors que le critérium de la conscience, qui est valable pour l'enfant, ne l'est point pour la race; que quand bien même chez le premier, la naissance de la conscience se traduit par le passage de la phraséologie objective à la phraséologie subjective, un changement absolument identique n'a point chez la race la signification qu'il a chez l'enfant?

Pareille hypothèse, si on la suggérait, ne serait pas seulement toute gratuite, elle serait encore directement opposée à la totalité d'une analogie qui, autrement, présente un parallélisme parfait. En fait donc, on ne peut échapper à la conclusion que chez la race comme chez l'individu, le développement de la conscience véritable ou intérieure, hors de la conscience réceptuelle ou extérieure, a constitué un processus graduel; que sa naissance hors de cette dernière n'est point une induction. Si convaincante qu'on la veuille supposer, c'est un fait positif qui est relaté dans